

La stratégie de la guerre populaire prolongée : Ouganda

Général Yoweri Kaguta Museveni, Président de la République d'Ouganda

Le discours du président Museveni a d'abord été transcrit par STRATCOM, USACAC, puis édité par Military Review.

Commentaires du général Yoweri Kaguta Museveni, Président de la République d'Ouganda, aux étudiants et professeurs du Command & General Staff College, au Combined Arms Center, à Fort Leavenworth, Kansas, le 26 Septembre 2008.

L'ORIGINE DE MA visite remonte à quelques mois. J'étais venu ici pour assister à la remise de diplômes de mon fils, qui était étudiant ici. Le général de corps d'armée Caldwell m'invita à déjeuner. Au cours du déjeuner, les invités présents, — un public américain — étaient très curieux de connaître l'histoire de l'Ouganda. J'ai donc dit : « Vous savez, si vous êtes intéressés, je pourrais revenir à Leavenworth lorsque je reviendrai pour l'Assemblée Générale des Nations Unies », car normalement, quand je viens aux Nations Unies ce n'est pas toujours pour y faire beaucoup de travail constructif, mais pour faire acte de présence, pour ce que cela vaut". Étant donné que j'allais faire tout ce chemin pour ne rien faire de très constructif aux Nations Unies, j'ai dit au général que je pourrais venir passer deux heures supplémentaires ici et que je viendrais partager l'histoire de l'Ouganda avec vous.

Une autre raison qui m'a fait penser à cette visite est que les États Unis et l'Afrique ont perdu du temps dans les années 50 et 60. Durant cette période, vos dirigeants ne comprenaient pas la cause du nationalisme africain. Ceci nous a donc amené à travailler principalement,

à cette époque, avec les Russes, les Chinois et les peuples de l'Est. Nous ne sommes pas communistes, mais puisque vous ne veniez pas nous aider, nous sommes allés chercher l'aide là où elle était disponible. Voilà pourquoi nos armées et la vôtre n'ont pas vraiment collaboré pendant la majeure partie des années 50 et 60. Ce n'est que récemment, au cours des années 70 et 80, que les armées de libération, en particulier, celles qui luttaient pour la liberté, établirent les premiers contacts avec vous.

J'étais donc conscient de cela et lorsque j'ai rencontré le général, je lui ai dit : « Ce serait une bonne occasion de combler cette brèche ». Et voilà comment cette intervention a vu le jour. Elle est en partie destinée à vous permettre de comprendre ce qui se passe dans la tête d'un soldat révolutionnaire. En second lieu, elle vise à combler cette brèche. Les relations entre les États-Unis et non seulement l'Ouganda mais également de nombreux pays africains sont désormais excellentes. Cette différence d'opinion a donc été résolue, mais je ne pense pas que nous ayons synchronisé nos histoires, en particulier celle de l'armée. Voilà pourquoi cette conversation m'intéresse.

Le sujet que je vais aborder est le suivant : « La stratégie de la guerre populaire prolongée ». La guerre populaire prolongée est un instrument stratégique utilisé par les opprimés contre les oppresseurs, qu'ils soient locaux ou étrangers. Elle constitue un instrument stratégique, et vous qui étudiez la stratégie, vous savez ce que cela signifie. C'est un moyen qui peut être utilisé pour modifier complètement, de A à Z, une situation. Cependant, la guerre populaire prolongée n'est possible que sous certaines conditions. Elle ne peut avoir lieu que dans certaines conditions et je suis parvenu à établir



Le Général Yoweri Kaguta Museveni, Président de la République de l'Ouganda, parlant à des étudiants et des professeurs du Command and General Staff College, à Fort Leavenworth, au Kansas, le 26 septembre 2008.

cinq conditions qui doivent être remplies afin qu'une guerre populaire prolongée puisse être menée et gagnée.

Premièrement : il doit exister une oppression extrême et généralisée, assez forte pour susciter le désespoir et le ressentiment d'une grande partie de la population. Cette oppression doit comprendre nos seulement la dénégation des droits politiques, ce qui peut être un concept relativement étranger dans les sociétés sous-développées, mais surtout l'aliénation des terres – confiscation de terres possédées par la population ; assassinats extrajudiciaires ; profanation de sites culturels ; suppression de la culture de tout un peuple, y compris la langue ; et autres mesures extrêmes du même type. Il s'agit de la condition numéro 1. Il doit exister une oppression généralisée, impliquant en particulier la confiscation de terres à des individus et l'agression de leur identité.

C'est la situation qui existait au Soudan. Vous avez certainement entendu parler du Soudan. Le Soudan est un lieu où les Africains vivent côte à côte avec les Arabes. Je suis sûr que vous

connaissez ces gens-là. Vous pouvez faire la différence entre un Arabe et un Africain. Je ne suis pas arabe. Je suis africain. Dans le cas du Soudan, les noirs vivaient avec les Arabes. Cependant, certains Arabes voulaient transformer les Africains Arabes, ce qui représentait un énorme problème. Tous les problèmes du Soudan, dont vous avez dû entendre parler, sont venus de là.

Deuxième condition : il doit être clair pour beaucoup d'individus de la communauté opprimée qu'il n'existe aucune autre solution pacifique pour les sortir de leur oppression, que la lutte armée est la seule option. Si les gens pensent qu'ils peuvent utiliser des élections, — [qu'']ils peuvent utiliser d'autres moyens pour résoudre ce problème —, proposer l'utilisation de la guerre sera une très mauvaise chose. Par conséquent, la guerre populaire prolongée doit être un moyen de dernier recours.

Troisième condition : l'autre facteur crucial est le terrain, le terrain du pays. Si vous combattez dans les zones urbaines, [il s'agit de] l'environnement politique, qui est en quelque

sorte liée avec la première condition — cela signifie que vous devez avoir soit un terrain favorable ou bien avoir un [soutien] politique écrasant en zone urbaine.

Quatrième condition : les alliés externes en faveur de la cause révolutionnaire ou contre celle-ci peuvent également agir comme des catalyseurs accélérant ou ralentissant le processus de libération. Je suis sûr que vous vous souvenez de la guerre du Vietnam. Le soutien apporté par le bloc communiste à la guerre de résistance au Vietnam a joué un rôle crucial dans la victoire du nationalisme vietnamien et la réunification du Vietnam. Le soutien apporté par les pays occidentaux aux moudjahiddines en Afghanistan a contribué à la défaite de l'occupation soviétique dans ce pays.

Les bases arrières fournies par la Tanzanie et la Zambie aux mouvements de libération en Afrique australe ont permis à nos frères et nos sœurs de vaincre les régimes blancs racistes au Mozambique, au Zimbabwe, en Namibie et en Afrique du Sud. Il existe cependant quelques cas où les forces révolutionnaires ont reçu peu d'aide ou aucune aide de l'extérieur, mais ont réussi à vaincre les forces répressives. Les exemples de Cuba— ce cher Castro avec qui vous êtes en conflit non loin d'ici, —et de l'Ouganda se distinguent à cet effet. Dans ces deux situations, le soutien important n'est pas venu de l'extérieur, mais de l'intérieur. Le leadership révolutionnaire a été en mesure d'obtenir suffisamment de ressources pour faire tomber la dictature.

En Ouganda, nous avons commencé avec 27 fusils, et avons reçu de l'extérieur seulement 92 fusils et 100 mines antipersonnel entre 1981 et 1985. Nous avons reçu tout le reste de notre équipement de l'intérieur de l'Ouganda, au détriment des régimes ennemis que nous combattions. Les forces gouvernementales étaient nos fournisseurs d'armes et nos intendants - deux pierres d'un coup. Le régime importait des armes et nous les détournions. L'ennemi était donc notre agent en approvisionnement d'armes en ce qui concernait l'importation d'armes. Mais j'étais en train de parler de la question du soutien extérieur. Le soutien extérieur est essentiel, mais pas toujours nécessaire. Si les conditions sont réunies, vous pouvez poursuivre une guerre révolutionnaire, même à partir des ressources internes.

Cinquième condition : il doit exister un leadership révolutionnaire capable de réaliser deux choses : articuler clairement à quel point l'avenir sera meilleur lorsque les forces révolutionnaires gagneront et convaincre le peuple, par le biais de discours et d'actions, que la victoire est possible.

Ce leadership doit convaincre le peuple que, tout d'abord, l'avenir sera meilleur et, d'autre part, que cela est possible— et réalisable. Les gens étant initialement sceptiques, il est possible

***Initialement, à court terme,
le révolutionnaire est faible,
mais à long terme, il est fort.
Pourquoi ? Parce que sa
cause est juste.***

qu'ils se sentent opprimés, mais se demandent si cette méthode peut marcher ou non. Il appartient donc aux leaders de les convaincre qu'elle est souhaitable, faisable et réalisable.

Un leadership intellectuel est très important afin de prendre en charge ce genre de questions. Si les leaders de ce type sont médiocres, ils ne seront peut-être pas capables de gérer à la fois les questions théoriques de la lutte, et les questions pratiques. En fait, c'est le problème pour beaucoup de mouvements de résistance.

Voici les cinq conditions qui, à mon avis, doivent exister pour qu'une guerre révolutionnaire soit lancée, soutenue et achevée avec succès.

Une fois que vous êtes certains que les conditions objectives existent, qu'il existe une oppression sur le terrain, les facteurs subjectifs entrent en jeu. Les facteurs subjectifs représentent la compréhension par les gens des réalités sur le terrain, mais il est possible que le peuple ne perçoive pas cette réalité. Cela signifie qu'il y a une différence entre les conditions objectives sur le terrain et les facteurs subjectifs. Il appartient donc aux leaders de s'assurer de réveiller la population afin que les gens comprennent que la lutte est désirable et réalisable.

Si vous êtes assez âgés ou que vous les avez découverts à travers vos lectures, vous vous

souvenez peut-être que certains groupes sont apparus dans différentes parties du monde. Certains de ces groupes étaient en Europe, comme par exemple la bande à Baader, en Allemagne, ou l'Armée Rouge japonaise. Ces groupes pensaient pouvoir lancer une révolution en Europe en utilisant la violence, mais ils n'avaient pas étudié les conditions objectives en Europe. Les bonnes conditions n'existaient pas.

Nous appelons ce type de groupes des « aventuristes ». Nous appelons cela de « l'aventurisme ». Lorsque vous soutenez une cause et que vous voulez utiliser la violence, mais que les conditions existantes ne permettent pas de résoudre vos problèmes avec ce type de méthodes, nous vous appelons un aventuriste.

La stratégie de la guerre populaire prolongée s'articule autour de deux facteurs. Vous réalisez que, stratégiquement, vous êtes fort et que l'ennemi est faible, toutefois, tactiquement, vous êtes faible et l'ennemi est fort. Si vous ne réalisez pas cela, vous vous préparez à faire de très grandes erreurs.

C'est ce que Mao Tse-toung voulait dire—pour ceux d'entre vous qui ont entendu parler d'un homme du nom de Mao. Mao Tse-toung. C'est ce qu'il a établi comme l'une de ses conditions : « À long terme, tous les impérialistes sont des tigres en papier. Du point de vue stratégique, nous devons mépriser l'ennemi ; du point de vue tactique, par contre, nous devons le prendre au sérieux. » Voilà ce qu'il veut dire, à long terme, vous saurez que moi, [le révolutionnaire], je suis plus fort que ce gars parce que ma cause est juste. La majorité des gens me soutiennent, mais ils ne sont pas assez bien organisés maintenant, donc, à court terme, je suis faible. Ainsi, l'objectif de la lutte populaire prolongée est ce processus de mutation progressive de l'équilibre des forces entre les protagonistes qui composent la guerre populaire prolongée. Initialement, à court terme, le révolutionnaire est faible, mais à long terme, il est fort. Pourquoi ? Parce que sa cause est juste. Par conséquent, afin de permettre à cette évolution de se mettre en place, c'est-à-dire que le révolutionnaire passe outre sa faiblesse afin de créer votre force potentielle, vous devez concevoir vos tactiques très, très attentivement.

Au départ, évitez la collision de front avec les forces ennemies. Dominez l'ennemi, mais

préservez-vous. C'est le principe très important de cette guerre : avant tout, vous devez survivre. La survie, pour l'insurgé, pour le révolutionnaire, est en soi un succès. La simple survie est un succès en soi et fait partie des objectifs primaires des révolutionnaires. Évitez l'anéantissement. Afin d'éviter l'anéantissement, vous devez vous assurer de mener des batailles dont vous êtes absolument sûr. Sinon, évitez l'ennemi. Si vous lisez Mao Tse-toung, vous verrez que lorsque l'ennemi avance, il faut reculer ; lorsqu'il recule, il faut avancer, c'est aussi simple que cela. Par conséquent, dans les étapes initiales, le révolutionnaire doit éviter la collision de front et doit s'attaquer à des cibles faciles. J'en parlerai dans une minute.

Mais la guerre révolutionnaire comporte elle-même quatre phases. La première phase comprend l'agitation politique et les opérations clandestines. Frapper ici et là, cibler le personnel de renseignements de l'ennemi, voilà la phase numéro 1. Cette phase vise à préparer les gens et à secouer le système.

La phase deux est la guerre de guérilla. Dans la guerre de guérilla, vous formez des groupes qui attaquent les petits objectifs tels que les commissariats et les policiers en service et qui font sauter des infrastructures. Les guerres révolutionnaires africaines sont différentes des guerres révolutionnaires au Moyen Orient. Vous devez le savoir et le garder à l'esprit. C'est pour cela que nous avons gagné et que les groupes du Moyen-Orient ont mis très longtemps à atteindre leurs objectifs. Car en Afrique, souvenez-vous de l'une des conditions que j'ai mentionnées, il doit y avoir un leadership révolutionnaire. Un révolutionnaire est comme un saint homme, sauf qu'il utilise des armes à feu. Imaginez Jésus armé d'un fusil, voilà ce qu'est un révolutionnaire.

Vous ne devez jamais commettre d'erreurs. C'est pourquoi, lorsque vous sélectionnez les cibles, vous devez les sélectionner très soigneusement. Tout d'abord, vous ne devez jamais attaquer des non-combattants. Jamais, jamais, jamais ! Vous n'auriez jamais entendu dire que Museveni avait attaqué des non-combattants, ou que Mandela avait fait exploser des gens assis dans un bar. Pourquoi vous occuper de gens qui se trouvent dans un bar ? Ces gens-là ne font pas de politique, ce sont juste des fêtards. Pourquoi voulez-vous les prendre

pour cible ? Viser des personnes dans un bar est tordu. [Détourner] des avions est de la foutaise. Les commissariats, les policiers en services [sont les cibles] pas [les policiers] de repos, non. La cible doit être armée, fragile, mais armée. Pour ce qui est des infrastructures, si vous faites sauter une station radio, il n'y a aucune considération humanitaire. Vous la faites tout simplement sauter. C'est la différence entre la guerre révolutionnaire en Afrique, que nous avons menée, et ce qui se passe au Moyen-Orient. Ainsi, dans la phase de guérilla, vous visez des cibles faciles. C'est la deuxième phase.

La troisième phase est ce que vous appelez la guerre de mouvement. Elle se produit lorsque vous êtes en mesure de fonctionner comme une unité de la taille d'une brigade ou d'un bataillon et d'aller attaquer l'ennemi, principalement par l'arrière. Dans notre cas, lorsque nous avons commencé à lancer des opérations, nous les avons concentrées dans une zone baptisée le « Triangle de Luwero ». Ce Triangle de Luwero, qui était à l'origine une zone forestière, s'étend sur plus de 9300 kilomètres. C'est là que nous avons concentré toutes nos opérations. Les régimes ont ensuite rassemblé leurs soldats et les ont envoyés dans cette zone afin de nous écraser. Ce faisant, ils ont retiré des troupes de l'arrière, à un moment où nous avions gagné en force, donc nous les avons attaqués par l'arrière pour saisir leurs armes, entre autre. Il s'agit de la troisième phase.

La phase finale est la guerre conventionnelle. J'entends généralement les gens parler de la guérilla comme s'il s'agissait d'une forme de guerre parallèle. Non, la guérilla est une phase. Mais au bout du compte, pour que la cause triomphe vous devez mener une guerre conventionnelle. A moins, bien sûr, que vous affaiblissiez les forces de combat de l'autre côté par la guérilla, que l'autre côté négocie et que vous obteniez un règlement politique. Cette possibilité existe également lorsque l'autre côté décide de ne pas attendre la fin des hostilités militaires. Mais si vous souhaitez gagner, vous devez au bout du compte mener une guerre conventionnelle.

Au cours de la première phase, lorsque le révolutionnaire organise l'agitation [et mène] des opérations clandestines, la formation commence — la formation militaire. Les dirigeants sélectionnent des personnes qui sont très fiables

et commencent à les former. La population ne sait peut-être pas que la formation est en cours parce que vous sélectionnez les plus préparés, ceux qui sont les plus engagés. Et cette formation comporte quatre volets : idéologique, organisationnel, militaire et politique. Un révolutionnaire est avant tout idéologique ; militaire en second lieu. S'il est engagé, il lui sera facile d'entreprendre n'importe quelle mission. Cette formation idéologique est très importante, beaucoup plus encore que la formation militaire. Le facteur militaire est un moyen servant à appliquer la vision d'un révolutionnaire.

Pendant la majeure partie de ces phases, le révolutionnaire utilise toujours le principe du « besoin d'en savoir ». Vous ne diffusez pas d'informations à tout le monde. Vous dites seulement à quelqu'un que ce qu'il a besoin de savoir afin de faire son travail. Et vous évitez toute bureaucratie. Récemment, j'ai ri [lorsque] j'étais en Ouganda et que j'ai vu à la télé qu'il y avait un groupe en Colombie, qui s'appelle « quelque chose -quelque chose ». Ce groupe possédait des ordinateurs et conservaient des informations dans ces ordinateurs — ce sont des amateurs !. Les informations doivent se trouver dans la tête du révolutionnaire, pas un morceau de papier, surtout quand il s'agit de futurs plans. Si vous [le Révolutionnaire] attaquez et saisissez des données, à ce moment-là oui, vous pouvez les enregistrer, mais l'ennemi le sait car il sait ce qu'il a perdu. Vous pouvez enregistrer que vous avez saisi tant de munitions, ça vous pouvez l'enregistrer. Mais les plans, les plans, les plans — ne devraient jamais être sur papier, ne devraient jamais être où que ce soit. Alors, quand j'ai entendu parler de ce groupe en Colombie ; je crois que ces gens [les militaires colombiens] ont de la chance d'avoir à combattre un tel groupe.

Pendant toutes ces phases, [de] la phase de la guérilla [à] la phase de la guerre de mouvement, vous ne devez jamais attaquer l'ennemi qui est retranché, qui est dans des tranchées ou qui est préparé. Vous devez attaquer l'ennemi en mouvement. Trompez toujours l'ennemi, faites-le sortir de son camp pour venir vous chercher. C'est alors que vous l'attendez. Il est un peu plus vulnérable que lorsqu'il est dans son camp.

Précédemment, j'ai indiqué que la capacité d'un révolutionnaire à survivre représente une

forme de victoire en soi, mais ce n'est pas assez. Si vous survivez sans vous accroître, ce n'est pas une réussite. La survie doit également impliquer la croissance : croissance en termes de nombres d'individus, en termes de nombres de cellules, en termes d'équipement, en termes d'attirail. Si vous vous limitez seulement à survivre, vous n'êtes qu'un bandit. Par conséquent, [si vous] luttiez contre des révolutionnaires et que vous parvenez à l'empêcher de s'accroître, vous pouvez considérer cela comme une victoire de votre côté.

J'ai déjà parlé des cibles dans les autres phases. Attaquer des commissariats ; attaquer des policiers en service car ils ne sont pas en grand nombre ; faire sauter des infrastructures — chemins de fer, lignes électriques, aqueducs ; attaquer le personnel des services de renseignement ; effrayer les administrateurs du gouvernement — ne jamais tuer de civils ! Les civils ne doivent pas être tués s'ils ne sont pas armés — même s'ils soutiennent le gouvernement. Effrayez-les, dites-leur « Ne revenez pas ici. Si nous vous trouvons encore ici, vous allez voir ». Le pauvre gars prendra ses jambes à son cou. Vous n'avez pas besoin de le tuer. Et, soit dit en passant, cela

permet également de développer le prestige du mouvement révolutionnaire. Car l'information circule. « Ces gens ne sont pas des tueurs ! Ils auraient pu me tuer. Ils m'ont capturé. J'étais sous leur contrôle, mais ils m'ont dit de m'en aller ». C'est très important, très important — vous vous comportez maintenant comme Jésus, mais armé — vous êtes un Jésus armé. Il suffit de les faire fuir. Vous arrivez et l'arrêter. « Toi, mon gars, on t'a dit de partir ». Parce que qu'est-ce qui vous intéresse ? Vous souhaitez simplement que ces gens, les administrateurs, quittent la zone afin que le gouvernement n'y ait aucun contrôle. C'est ce qui vous intéresse. Les tuer ne vous intéresse pas. Faites-leur simplement peur.

Attaquez des véhicules de l'armée pour les forcer à se déplacer en convois — c'est absolument crucial. Vous attaquez des véhicules afin qu'ils arrêtent de se déplacer individuellement, [parce que] quand ils forment un convoi, c'est une très bonne chose car ils avancent plus lentement. Ils ne sont plus aussi rapides.

Pendant les phases deux et trois, la guérilla et la guerre de mouvement, nous menons des batailles que nous appelons des « batailles à décisions rapides ». Il faut toujours livrer des batailles à décisions rapides. Dans une guérilla, vous ne devez pas vous battre pendant plus de 20 minutes. Lorsque vous arrivez à la phase de la guerre de mouvement, vous pouvez combattre pendant trois heures environ, selon le type d'ennemi avec qui vous avez affaire. Parce que si vous vous attardez en un endroit, l'ennemi va amener des renforts et vous serez débordé. Il faut donc attaquer, puis s'en aller rapidement. Vous [causez] des dommages, [puis] vous fuyez le danger. Par conséquent, nous parlons de mener des batailles à décisions rapides dans une guerre prolongée. La guerre est prolongée, mais les combats sont courts.



Des partisans accueillent le Président ougandais, Yoweri Museveni dans le district de Luwero, Ouganda, 23 décembre 2005.

AFP, Peter Busomoke

Pour le guerrier révolutionnaire, la guerre est un business très claire. Ne livrez pas une bataille au cours de laquelle vous utiliserez plus de munitions que vous n'en récupérerez dans l'équipement saisi. C'est donc un véritable business. Le ratio de rentabilité doit être très élevé. Vous Si vous tirez 10000 coups, vous devez vous attendre à récupérer assez de munitions pour en tirer 30000 ou 40000. Si vous utilisez 10000 balles [et] que vous en saisissez 5000, c'est une perte et vous ne devriez jamais mener de telles batailles parce qu'elles vous affaiblissent. Si vous gaspillez vos ressources, vous faites une très grosse erreur.

Finalement, au cours de la guerre de mouvement, nous avons ouvert un deuxième front dans les Monts Rwenzori. Et nous avons fini par lancer une contre-offensive stratégique, qui nous a fait passer à l'étape de guerre conventionnelle.

Commandement, contrôle et communication. Durant notre combat, nous avons développé deux types de forces. Nous avons appelé le premier type les « forces de zone ». Dans cette phase de la guérilla vous ne communiquez pas beaucoup. Les leaders se réunissent et se mettent d'accord : « Nous allons faire ceci et nous allons le faire de cette manière ». Puis vous vous dispersez et chacun se rend dans sa zone. Après vous être dispersé, vous ne communiquez plus. Chaque leader attaque de la manière convenue. Mais vous ne communiquez pas, vous n'émettez pas de compte-rendu, « Vous savez aujourd'hui nous avons fait ceci ... » Non, non, non, non ! L'ennemi fera son compte-rendu sur sa radio. La BBC se chargera de présenter votre compte-rendu. Vous n'avez pas besoin d'en parler, vous n'avez qu'à agir. C'est très important. Cela évite les fuites et les interceptions par l'adversaire. Trop de trafic — radio, téléphone — est très dangereux pour le côté révolutionnaire.

Le deuxième type de forces est ce que nous appelons les « forces mobiles ». Elles sont sous le contrôle du leadership supérieur, en particulier pendant la troisième phase, et sont celles qui reçoivent les instructions centrales indiquant d'attaquer celui-ci, d'attaquer cela. Sinon, les forces de zone sont dispersées. Vous vous mettez d'accord sur les cibles, vous allez agir séparément, et puis vous pouvez vous réunir, après un an par exemple, pour voir ce qui a été réalisé et définir la voie à suivre.

Par mesure de sécurité, nous ne discutons jamais dans les maisons — nous ne nous serions jamais assis dans une maison pour discuter des plans, jamais. Discutez toujours en rase campagne. Ainsi, pour le commandement, une partie du commandement est dispersée, une partie est concentrée. La communication se fait par coursier. Vous évitez d'utiliser vos radios, téléphones, etc.

Discipline. Comme je vous l'ai déjà dit, un guerrier révolutionnaire est comme Jésus. Vous ne devez pas boire d'alcool, vous ne devez pas maltraiter les civils, vous ne devez pas prendre de libertés avec les femmes et, comme disait Mao Tse-toung : « Vous ne devez jamais vous emparer d'une seule aiguille ou d'un morceau de fil appartenant au peuple sans le payer ». Et si l'un de nos soldats commet une erreur, notamment en tuant des personnes, il doit être puni là où l'erreur a été commise, devant le peuple. Si vous l'emmenez pour le punir ailleurs, vous aurez des problèmes avec la population, en particulier les gens qui ne sont pas éduqués. Puisqu'ils ne sauront pas si vous l'avez puni ou non, ils penseront que vous l'avez juste protégé. La discipline est donc absolument essentielle au succès de la cause révolutionnaire.

Depuis la guerre du Vietnam, il y a eu énormément d'améliorations technologiques au niveau des armes — bombes guidées, meilleure observation, imagerie aérienne, imagerie thermique, moyens acoustiques d'obtenir des informations. Maintenant la question est de savoir si, suite au développement de la technologie, il est impossible qu'un côté plus faible au niveau technologique mais dont les idées sont justes puisse lancer un mouvement de résistance. Ma réponse est « non ». [Le côté le plus faible] doit modifier ses tactiques. Si, par exemple, [le côté techniquement supérieur] peut détecter la présence de personnes se cachant dans la forêt au moyen d'un dispositif à distance, le guerrier révolutionnaire peut toujours trouver une solution pour y remédier. Quelle serait la solution ? Se mêler au reste de la population — surtout pendant les autres phases. Se mêler au reste de la population de manière à ce qu'il ne soit pas facile pour [le côté ayant une supériorité technologique] de savoir qui est un insurgé et qui ne l'est pas.

En conclusion, je pense que c'est toujours la même vieille histoire. La véritable réponse à



AFP, Alexander Joe

Le Premier Ministre éthiopien Meles Zenawi, le Président tanzanien Benjamin Mkapa, le Président sud-africain Thabo Mbeki, le Président kenyan Daniel arap Moi et le Président ougandais Yoweri Museveni posent pour une photo à Arusha, où ils se sont réunis pour un sommet d'une journée sur le Burundi, 1er décembre 1999.

une guerre révolutionnaire est de procéder à une réforme politique, afin de retirer à l'autre côté les raisons d'obtenir le soutien de la population. Je pense qu'il s'agit-là de la véritable réponse stratégique à un défi révolutionnaire. Merci beaucoup.

Séance de questions/réponses

Première question : *Monsieur, vous avez récemment parlé aux Nations Unies à New York. A votre avis, quel sera le rôle futur des Nations Unies en Afrique ?*

Museveni : Les Nations Unies doivent faire preuve de sérieux. Elles ne font pas preuve de sérieux. Elles sont remplies de carriéristes. Vous savez ce qu'est un « carriériste » ? Un carriériste est quelqu'un qui « fait son travail », qui exécute son travail dans le cadre d'une carrière — comme un simple emploi. Mais au sein des Nations Unies, nous avons besoin de personnes remplies de convictions et il y a un manque terrible à ce niveau. Par conséquent, ils ne font pas du bon travail. Ils font beaucoup d'erreurs, mais ceci dit, je suis en faveur d'une réforme de l'ONU, pas de son élimination. Si elle est éliminée, il n'existera plus aucun autre forum, donc je pense que la solution est de la réformer. Mais à mon avis, les Nations Unies ne font pas un très bon travail, surtout en ce qui concerne le maintien de la paix et ce genre de sujets ; mais même en ce qui est des

questions de développement, comme lorsqu'ils parlent de ce qu'ils appellent les OMD, les Objectifs du Millénaire pour le Développement. Ils ont établi des indicateurs sociaux. La mortalité infantile devrait être réduite de tant, de même que la mortalité maternelle. Mais la question est, *comment* allez-vous y parvenir ? Allez-vous employer la sorcellerie ? Où allez-vous employer le développement ? L'un des plus grands problèmes de l'Afrique est l'exportation de matières premières. Nous nous attaquons désormais à ce sujet. Prenez l'Ouganda.

L'Ouganda est le quatrième plus grand exportateur de café dans le monde. Naturellement nous sommes en train de changer cela, mais dans le passé nous étions payés un dollar par kilogramme de café. Ce café est ensuite envoyé ailleurs — à un groupe appelé « Nestlé » — qui le torréfie et le moue et revend ensuite pour vingt dollars le même kilogramme pour lequel j'ai reçu un dollar. Ainsi, l'Ouganda envoie donc de l'aide financière à l'étranger. L'Ouganda donne à certains de ces pays dix-neuf dollars avec chaque kilo de café.

Non seulement nous perdons dix-neuf dollars par kilogramme de café, mais nous perdons également des emplois. Ces emplois sont pris ; ils sont exportés. Si vous ne pouvez même pas régler cela, comment voulez-vous pouvoir régler les prétendus objectifs du millénaire pour le développement ? Si quelqu'un n'a pas d'emploi, comment pouvez-vous le faire sortir de [sa] pauvreté ? Et comment les gens trouveront-ils du travail s'il n'y a pas d'industrialisation ?

Ainsi, l'ONU a de nombreuses faiblesses, mais je pense qu'on peut y remédier.

Seconde question : *Monsieur, votre pays et d'autres nations africaines s'inquiètent-ils de l'influence croissante de la Chine à travers l'Afrique ?*

Museveni : Oh, la Chine ! Oh, non, non, non ! Nous sommes très satisfaits de la Chine. On m'a

déjà posé cette question et c'est une très bonne chose que nous en parlions. Tout d'abord, jusqu'à maintenant la Chine a été une bonne influence. Ils pourraient changer dans le futur, mais jusqu'à maintenant, ils ont été une très bonne influence. Pourquoi ? Eh bien, tout d'abord, lorsque nous combattions les colonialistes, [les Chinois] nous ont donné des armes, ce qui était très bien. Lorsque nous venions aux Nations Unies — aux États-Unis — Henry Kissinger, et d'autres gens du même genre, nous donnaient la Bible : « Allez prêcher l'opprimeur ». Mais l'opprimeur n'écoutait pas les versets de la Bible, il voulait de la force. Et les Chinois nous ont donné le soutien nécessaire pour nous débarrasser des colonialistes en Afrique.

Mais aujourd'hui, les rôles importants de la Chine et de l'Inde sont les suivants : les matières premières africaines avaient perdu de leur valeur. Le prix de l'acier avait baissé. Le prix du cuivre avait baissé. Le prix de toutes les matières premières avait baissé. Pourquoi ? On nous dit qu'il y a trop d'acier dans le monde. Prenons l'exemple de l'acier. Il y a trop d'acier dans le monde, donc le prix baisse. Mais pourquoi est-ce qu'il y a eu trop d'acier ? C'était, naturellement, une aberration. C'était une mauvaise perception. Mais ils voulaient dire que, certaines personnes vivent dans l'abondance — en Amérique du Nord, aux États-Unis et au Canada, en Europe de l'Ouest et au Japon — dans des maisons confortables, conduisant des voitures, etc. Le reste du monde vit dans de très mauvaises conditions. Que se passe-t-il alors ? En raison des réformes de Deng Xiaoping en Chine et des réformes en Inde, des centaines de millions d'Indiens et de Chinois sont passés de la classe paysanne à la classe moyenne. Par conséquent, aujourd'hui ils vivent dans des maisons confortables.

Qu'est-ce que cela signifie ? Le prix de l'acier monte. Le prix du ciment monte. Les Chinois, qui se déplaçaient dans les rues de Pékin à pied ou à vélo, se déplacent désormais en voiture. Qu'est-ce que cela signifie ? Que le prix de l'essence monte. Et qui envoie l'essence ? L'Ouganda. Pas mal. Le prix de l'acier monte à cause du plus grand nombre de voitures. Le prix de la nourriture monte. C'est donc très bien. Les Chinois sont devenus un groupe très important dans l'économie mondiale. Par conséquent les prix des matières premières

ont maintenant augmenté, les prix de la nourriture ont augmenté, et je suis très heureux en Ouganda. La croissance de notre économie est très bonne — neuf pour cent par an. Pourquoi ? Parce que nous produisons beaucoup de nourriture. Nous l'avons toujours produite, mais nous n'avions pas d'endroit où la vendre car les marchés étaient bloqués par le protectionnisme. Maintenant, à cause de la faim dans le monde, la terre entière réclame de la nourriture. Les Chinois et les Indiens représentent donc une bonne influence.

Mais nous, les Africains, nous ne prenons pas de risques. Nous avons été colonisés une fois, nous ne le serons plus jamais. Nous ne voulons pas nous asseoir et nous reposer, car nous ne savons pas ce qui peut se passer. Lorsque la Chine deviendra une super puissance, imaginez que les

La véritable réponse à une guerre révolutionnaire est de procéder à une réforme politique, afin de retirer à l'autre côté les raisons d'obtenir le soutien de la population. Je pense qu'il s'agit-là de la véritable réponse stratégique à un défi révolutionnaire.

Chinois deviennent agressifs et déclarent « Nous sommes trop nombreux en Chine ». L'Afrique est un très grand continent. L'Afrique fait plus de 28 millions de kilomètres carrés. Les États-Unis, la Chine, l'Inde et l'Argentine, tous ensemble, peuvent tenir en Afrique. Imaginons maintenant que les Chinois disent « Il y a des terres inhabitées en Afrique, nous voulons y aller et y vivre », lorsqu'ils seront devenus une superpuissance. C'est pour cela que nous parlons d'intégration africaine — intégration économique et politique. Actuellement, nous travaillons même pour développer la fédération politique de l'Afrique

de l'Est. Nous voulons que l'Afrique de l'Est devienne un pays. Notre frère Muammar Gaddafi, de Libye, souhaite que l'Afrique entière devienne un seul pays. Certains d'entre nous disent « C'est un peu trop ». Mais, la carte politique de l'Afrique changera sans aucun doute.

Et pourquoi faisons-nous cela ? Nous voulons mettre en application la prière de notre Seigneur — notre Seigneur est Jésus-Christ — [pour] ceux qui ne sont pas chrétiens. La prière de notre Seigneur dit : Ne nous soumettez pas à la tentation, mais délivrez nous du mal ». Nous ne voulons soumettre quiconque à la tentation en restant faibles. Quand vous êtes faible, vous soumettez les gens à la tentation ; ils peuvent être tentés de penser qu'ils peuvent vous contrôler. Et nous ne voulons pas que cela se passe à nouveau en Afrique.

Troisième question : Mr. Le Président, vos derniers commentaires me conduisent à poser ma question. Selon vous, quel rôle tiennent la foi et la religion dans la guerre prolongée ?

Museveni : J'ai peut-être omis de clarifier qu'une guerre révolutionnaire peut réussir seulement si elle est correcte du point de vue idéologique. Et qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'il faut se battre pour des objectifs justes. J'en ai parlé, mais indirectement. Si vous luttez pour la religion en elle-même, je ne pense pas que cette condition sera remplie, car vous vous buttez parfois à d'anciennes convictions religieuses. Dans les religions plus anciennes vous trouvez que le rôle des femmes, par exemple, est perçu différemment. En fait, dans certaines religions, les femmes sont réprimées. Si vous commencez votre lutte avec cette idéologie d'atavisme, c'est-à-dire de vouloir revenir en arrière et vivre comme les gens vivaient autrefois, je ne pense pas que vous irez loin, en particulier si vous avez à faire à des gens qui savent ce qu'ils font, car ils sauront comment mobiliser contre vous les groupes que vous négligez, et vous ne gagnerez peut-être pas. Par conséquent le sectarisme ne constitue pas, à mon avis, l'une des conditions qui peut être traitée au cours d'une guerre révolutionnaire. La guerre révolutionnaire est une guerre de libération visant à libérer les groupes les plus larges possibles de la population. Si vous ne libérez pas les femmes, alors qu'elles

représentent toujours 51 pour cent de la population dans tous les pays, qui libérez-vous ? Je pense que ces gens font partie des aventuristes. Ils font partie de ceux que je classerais comme aventuristes, ou même aventuristes réactionnaires, ou même réactionnaires.

Quatrième question : Monsieur, que pensez-vous de l'établissement de l'AFRICOM ?

Museveni : L'AFRICOM. Le Général Ward est venu me voir ; il m'en a parlé. Généralement, en Afrique, nous n'aimons pas les bases étrangères. Nous ne voulons pas de bases étrangères — quelqu'un qui apporte une base et l'établit quelque part — nous n'aimons pas cela. En fait, je pense même qu'il existe des résolutions de l'Union Africaine contre ce principe. Mais, nous travaillons normalement avec les États-Unis dans certaines situations. Comme par exemple lorsqu'il y eut un problème avec le Congo. L'Armée américaine est venue et a utilisé l'aéroport d'Entebbe. Sur une base ad hoc, nous pouvons travailler ensemble. Mais ce que nous n'accepterions pas serait de nous trouver dans une situation où une partie de notre pays serait une base d'un autre pays. Les Africains sont tout à fait contre cela et à mon avis ce n'est pas nécessaire. Par conséquent, si l'AFRICOM reste où il se trouve et vient une fois de temps en temps et que nous agissons en coordination sur une base ad hoc, je pense que ce sera tout à fait suffisant. Mais c'est une bonne chose qu'il existe un groupe — un groupe de l'Armée américaine et un commandement — qui se concentre sur les problèmes de l'Afrique. Je pense que c'est bien, car ils produisent des connaissances, ils produisent des informations. Mais l'implantation de bases en Afrique, est un sujet très très controversé. La population ne supporterait pas des bases militaires permanentes.

Cinquième question : Monsieur, après avoir gagné votre insurrection, comment avez-vous assuré la paix à long terme parmi le peuple ? Comment avez-vous réconcilié le peuple ?

Museveni : Ceux que vous appelez « insurgés », nous les appelons « terroristes » en Ouganda. Nous les appelons des terroristes car ils étaient des mandataires du Soudan. Vous savez que nous avons un problème avec le gouvernement soudanais. Comme je vous l'ai dit précédemment,

il existait ce problème entre les Africains et les Arabes au Soudan. Les Soudanais suspectaient qu'un jour nous puissions prendre le parti de nos frères noirs dans leur conflit interne. Par conséquent, ils ont voulu se débarrasser de nous, mais nous n'étions pas vraiment d'accord pour que l'on se débarrasse de nous. Alors nous avons dû nous battre. Et maintenant que le problème du Soudan est résolu, nous n'avons aucune autre raison politique en Ouganda qui pourrait causer une guerre prolongée. Mais, en second lieu, notre armée était également en croissance à cette époque-là. Ce n'était encore une armée qu'avec un seul service, l'infanterie seulement. Aujourd'hui nous avons une force possédant deux services, nous disposons de tous les moyens pour garantir la paix dans le pays et il règne une paix totale dans le pays.

Sixième question : Monsieur, j'aimerais vous poser deux questions. Ma première question concerne le fait de passer du statut d'officier militaire à celui de président. Quels sont vos points de vue envers l'insurrection, les extrémistes, la réduction de la pauvreté et la distribution équitable des richesses en Afrique comme un tout ? Ma seconde question est la suivante : l'Organisation de l'Unité africaine ayant été changée en Union africaine, quel est votre propre rôle par rapport à la Guerre globale contre le Terrorisme ?

Museveni : En ce qui concerne la distribution des richesses en Afrique, le plus grand défi en Afrique est la transformation — la transformation sociale et économique. C'est ce que j'ai dit aux Nations Unies. Vous savez, la différence entre l'Europe et l'Afrique est que, si vous remontez à 1400 environ, vous trouverez que le niveau de développement en Afrique et en Europe n'était pas si différent. Mais le problème est que depuis 1400 ou 1500, les sociétés européennes se sont métamorphosées. J'aime beaucoup employer ce mot, métamorphosé. C'est un terme biologique, qui signifie qu'un insecte évolue d'un œuf pour se transformer en chenille puis en chrysalide avant de devenir un papillon. La société européenne s'est métamorphosée de sociétés féodales — des sociétés paysannes — en sociétés de classes moyennes, et classes ouvrières qualifiées. Jusqu'à maintenant, les sociétés africaines sont toujours

paysannes, ou même féodales dans certains cas. C'est là où se trouve le défi. Le défi est la transformation, pas seulement la distribution, parce qu'après tout qu'ont-ils à distribuer ? Parfois ils ne distribuent que de la pauvreté. Mais le défi est la transformation. Et comment réalisez-vous une transformation ? Tout d'abord, l'éducation pour tous, l'éducation pour chacun. Deuxièmement, la croissance guidée par le secteur privé — le secteur privé guidant l'industrialisation de l'Afrique — voilà ce qui créera des emplois pour le peuple. Ce sont les gens que vous avez envoyés à l'école. Les emplois permettraient de percevoir plus de taxes pour le gouvernement, etc. Par conséquent je ne pense pas que le problème principal soit la distribution des richesses. Je pense que la question principale reste la transformation. Oui, la distribution des richesses pourrait favoriser le processus de transformation, mais je ne pense pas qu'elle représente la solution principale. Car même là où cela se fait, si vous n'avez pas de richesses à distribuer, vous risquez de ne pas aller bien loin.

Parlons maintenant de la Guerre globale contre le Terrorisme. L'Ouganda a soutenu le Président George Bush lorsqu'il est allé en Iraq la dernière fois, principalement en raison de notre expérience avec le terrorisme du Soudan. Nous n'aimons pas le terrorisme. Et je vous ai dit que nous avons une divergence d'opinion. A l'époque coloniale, nous appartenions au même groupe que les Arabes. Nous l'appelions le Groupe de Solidarité Afro-asiatique. Nous étions avec les Indonésiens, les Indiens, Nehru et Nasser et les Arabes. Mais j'ai parlé à certains leaders arabes — nous ne sommes vraiment pas d'accord avec leurs méthodes. J'en ai déjà parlé dans mon discours. Pourquoi détournez-vous un avion ? Vous savez, des femmes enceintes se trouvent dans un avion pour aller passer une visite prénatale — et vous détournez cet avion-là. Quel genre de révolutionnaire êtes-vous ? Nous ne soutenons pas le terrorisme. Nous ne pensons pas que le terrorisme soit le bon instrument à utiliser pour une force révolutionnaire. Je sais que les Palestiniens ont des problèmes avec les Israéliens — ils ont le droit de posséder leur terre — mais pour ce qui est des méthodes qu'ils utilisent, nous ne nous associons pas avec eux.

En ce qui concerne la Guerre globale contre

le Terrorisme, il se trouve que j'ai rencontré le Président Bush l'autre jour quand j'étais à New York, et je l'avais déjà rencontré l'an dernier. L'année dernière je lui avais suggéré l'idée de tenir un sommet États-Unis-Union africaine afin de discuter de ces problèmes. Nous avons eu un sommet avec la Chine — le sommet sino-africain de Pékin — nous avons eu un sommet avec l'Inde et nous avons eu un sommet avec l'Union européenne. Et j'ai donc proposé au Président Bush de tenir un sommet États-Unis-Union africaine afin de pouvoir parler de ces problèmes. Tant que ce sommet n'a pas eu lieu, je ne souhaite pas me prononcer davantage sur cette question car je voudrais que nous en parlions directement — discuter de la manière d'avancer. Mais, d'une manière générale, nous ne soutenons pas le terrorisme car il n'est pas nécessaire. Comme je l'ai dit ici dans mon discours, vous pouvez vous battre sans être un terroriste pour autant. Je suis un révolutionnaire ; je n'ai jamais été un terroriste. Le terrorisme ne se base pas sur une cause, il se base sur des méthodes. Quand vous visez des non-combattants, vous êtes un terroriste. Quand vous employez la violence sans distinction — et un terroriste est une personne qui emploie la violence sans distinction — vous êtes un terroriste. Et nous ne soutenons pas cela.

Dernière question : *Mr. le Président, j'ai eu le privilège d'être déployé en Ouganda d'avril 2006 à août 2006 et j'étais l'OIC — l'officier en charge — pour la formation de la Force de Défense du Peuple Ougandais (UPDF), environ 3000 soldats de l'UPDF. Leur état d'esprit — leur apprentissage actif — m'a réellement et véritablement impressionné. Quel est à votre avis le rôle futur de la Force de Défense du Peuple ougandais (UPDF) au niveau de la lutte de la Somalie pour un gouvernement fort et pour l'indépendance ?*

Museveni : Merci beaucoup d'avoir contribué à notre formation. Notre rôle en Somalie est d'essayer d'aider les Somaliens à reconstruire leur État. Et nous sommes là pour les aider. Tout d'abord, nous défendons l'aéroport et le port maritime et le siège du gouvernement, que nous défendons tout le temps. Quand les terroristes viennent nous attaquer, nous les renvoyons, tout simplement. Mais, plus important encore,

nous aimerions agir comme un catalyseur dans le développement de l'armée et de la police somaliennes en les formant. L'autre jour nous avons eu un petit entretien à New York, avec le Secrétaire adjoint Jendayi Frazier, des États-Unis, le premier ministre d'Éthiopie, et d'autres personnes. Nous avons justement discuté de cette question. Mais il faudrait également que le gouvernement somalien s'occupe de la question de la perception des impôts, car lorsque nous formons les gens et qu'ils ne sont payés, alors ils partent et finissent par entrer dans la milice. Et ce serait bien si le gouvernement somalien, ou ces merveilleuses Nations Unies pouvaient agir — si les merveilleuses Nations Unies pouvaient payer l'armée somalienne pendant, disons, un an ou un an et demi — et si entre temps le chef de l'État somalien commençait à percevoir ses propres impôts, ce serait facile de reconstruire le pays. Parce que les Somaliens sont des battants, ils sont faciles à organiser. Ils ont seulement besoin d'un leader. Mais le gouvernement somalien doit percevoir les impôts pour payer les soldats. Et notre travail est de garder ces centres stratégiques et également de former la nouvelle armée somalienne.

Je vous remercie beaucoup.

Conclusion du Général Caldwell

Pour vous tous qui ne le savez pas, lorsque le président était ici en juin pour la remise de diplôme de son fils, nous étions captivés par le fait qu'il était un leader dans le mouvement de son pays visant à ramener le pouvoir au peuple. Nous étions fascinés par ses histoires, ses souvenirs personnels, vécus, s'étalant sur de nombreuses années. Nous étions également fasciné d'entendre ce qu'il fait maintenant pour le peuple ougandais qu'il sert encore aujourd'hui en tant que président.

Monsieur, vous tenez votre parole. Vous nous aviez dit en juin que vous reviendriez, en tant que président d'une nation cette fois. Je serai très honnête, nous ne pensions pas vraiment [vous revoir] étant donné votre emploi du temps chargé ! Mais nous sommes extrêmement honorés que vous ayez pris le temps de revenir pour partager vos expériences avec nous tous ici aujourd'hui. Ce que vous nous avez dit nous a enrichis et éclairés et nous l'apprécions beaucoup. Merci monsieur. **MR**